

Karl Ristikivi

## Chemin terrestre

(extraits)

traduit de l'estonien par Tarah Montbelialtz

Né en 1912 dans le « pays de Lääne », la région la plus occidentale de l'Estonie continentale, enfant naturel par sa mère, d'une ancienne famille appauvrie, il se tourna très tôt vers l'écriture.

Mobilisé durant l'occupation allemande qui a succédé à la première occupation soviétique (1939-1941), il réussit au bout de quelques mois à désertier et à s'enfuir en Finlande (1943) pour passer ensuite en Suède (1944), qui allait devenir sa terre d'asile. Il mourut en 1977.

Lauréat de nombreux prix et fondations des émigrés estoniens dans le monde, il est mort dans la solitude – même la date exacte de son décès est inconnue.

Il est aujourd'hui reconnu comme l'un des écrivains majeurs de l'Estonie.

« CHEMIN TERRESTRE », son unique recueil de poèmes (Lund, 1972), rassemble les cycles publiés sur une vingtaine d'années dans des revues méconnues.

T. M.

Non, plus jamais nous ne retournerons sur ce rivage.

L'enfant qui s'est fait un débarcadère des pierres chamarrées,  
et à mains nues attrape des petits poissons ténus,  
est mort depuis longtemps,  
depuis des temps et peu à peu.

Et ce rivage qui fut jadis d'une jeunesse,  
déployait ses parfums pour cette première fois-là,  
rivage de printemps en mal de vagues d'été,  
soyeux nids d'oiseaux sur des pierres un peu froides,  
filets de pêche infestés d'étincelles,  
et le tout premier vent d'ouest  
par-dessus un pays plat à l'infini –  
ce rivage est d'un grand âge, grisâtre,  
et même ses pierres sont ensevelies.

Non, plus jamais nous ne retournerons sur ce rivage.

Mais aussi longtemps que l'océan ne cessera de respirer  
prendront naissance encore d'autres rivages.

Non que nos racines soient dans l'enfance,  
le terroir de chez nous, la poignée de terre,  
les plantes gazonnantes,  
où les gamins de l'abécédaire tout à l'espièglerie.  
Nos racines relèvent de tout endroit,  
par où nous avons passé autrefois.

Ainsi poussons-nous tels des brins d'herbes rampantes  
en nous agrippant par-ici par-là.  
Et ces chemins qui serpentent à l'infini  
et au loin ces forêts bleutées,  
sans parler de ces montagnes de rêverie,  
les endroits étranges et les noms étrangers  
deviennent nôtres, puis replongent dans l'étrangeté.

Mais puisqu'ils ne peuvent disparaître pour de bon...  
Soudain le bâton du pèlerin se couvre de verdure  
et fait pousser des racines et les fleurs.

J'ignorais à l'époque que cela a trait à la transgression,  
et quand je l'ai su, c'était après coup,  
à l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, en effet,  
j'ai dégusté un fruit trop mûr surtout.

Toute chose est sans exception jeune, fraîche, printanière,  
tel ce soupçon de rosée sur le pourtour de tes paupières –  
tant que les rayons du savoir-soleil ne jaunissent toute entière  
mon île – solitude en mer.

Trop vite ai-je entr'aperçu ton avant-bras,  
inespéré, pas insuffisant.  
Une fois un ange ou bien le mauvais esprit  
a déplumé la paire d'ailes à mes sentiments.

Dorénavant, alors que l'ombre de ta jeunesse  
me joue de la prunelle de connivence,  
je sais, pauvre de moi, avoir reçu de tes bontés,  
exactement celles dont je ressens encore l'absence.

Presque envie de dire : Le printemps est encore de retour,  
à l'hiver désormais de fondre, au silence de carême engourdi  
dans mes membres de se prendre pour la sérénade du randonneur.  
Comme si c'était hier, presque comme naguère  
on laisse mugir là, derrière les îles rocheuses  
l'étincelante haute mer de ma petite enfance –  
à moins que sur le champ la raison la jalouse  
ne fasse irruption depuis une broderie songeuse  
et ne se perde dans des récits où tous les matins  
ta flottille vient s'écraser contre les récifs de vérité.

Pourtant –  
le Bateau Blanc nous abandonne repousse dans son souffle,  
en dépit des estuaires restant à chacun de nous ouverts.  
Si seulement il nous était donné de rêver à mots couverts,  
en tout un océan se serait mué le puits qui nous étouffe.

Les champs épanouis déflorissent,  
poussées en pointe sous le soleil,  
il en vogue des plantes,  
mûrissent les céréales d'automne.

Furtivement je te caresse,  
et tes cheveux,  
de ma main noire de labeur,  
avant que tu ne disparaisses.

Toujours et encore  
tu vas t'en aller,  
avant même que les oiseaux  
ne prédisent l'aurore.

Tout à fait démuné,  
je reste inassouvi,  
il en vogue sous le soleil  
des épis de blé  
inaccessibles.

Sing me a song of a lad that is gone,  
say, could that lad be I?

Et moi aussi j'ai pris le chemin d'Arcadie,  
bien que je sois né dans l'annexe d'une ferme.  
Je m'en irais encore, c'est ce que je me dis,  
dans l'insouciance d'un jeune homme sur le chemin d'Arcadie,  
avec le bâton de maréchal dans la giberne.

Mais je sais avoir perdu mon chemin  
depuis des temps qui remontent si loin,  
et que retrouver par mes propres soins  
le chemin perdu sans lendemain  
est une chose qui me dépasse, j'en suis certain.

Où que j'aïlle, c'est toujours l'eau qui m'attend au tournant,  
et l'eau et les falaises sinistres.

Le dernier des rameurs va s'éloignant,  
tout en murmurant que l'eau est au-devant  
comme peuvent le fredonner tant d'êtres.

Ainsi suis-je assis et réellement je ne sais  
qui blâmer – moi-même ou le destin imprécis.

Ne dites surtout pas que c'est pour le mieux, c'est  
ainsi que va la vie... Du moment que vous ne pouvez  
ressentir ce qui me hante : l'absence de mon pays...

*Clementine !*

*(Oh my darling !)*

Eh bien ce soir, compagnons, mes chers,  
allez, frères d'armes tel un seul homme,  
soulevons heurtons les verres,  
oublions ce qui nous attend en personne.

Le premier toast sera pour la mémoire,  
silencieuse assourdissante sensation.  
Enterrons nos regrettés passés au laminoir,  
le deuil, la peur, la répulsion.

Du deuxième toast, il en sortira de la chaleur,  
puissions-nous requinquer la communion d'âmes,  
dénouer les langues, de l'ampleur,  
les voix enrouées rouillées de la trame.

Qu'au troisième toast de grandes portes  
s'ouvrent au-devant du cœur,  
que la lumière soit et reconforte  
les rives de chez nous sous les splendeurs.

Mais comme si la chanson se brisait en deux –  
et armé d'un sabre l'ange apparaissait...  
*You are lost and gone for ever.*  
*Dreadful sorry...*

A l'enseigne du restaurant une poule assise,  
à l'initial un coq d'après le peintre.  
La blessure est vive, la souvenance indécise  
avec l'intention en habitué de poindre.

Un curieux crépu sur le piano se défoule :  
*Swing-it! Swing-it!*  
La serveuse est à regret  
mal fardée, petite.

Sur la nappe inchangée des éclaboussures,  
mais la sauce d'une succulence rare.  
Et puis ces tickets de rationnement en dur,  
devant le dessert je chancelais, faiblard.

L'apprenti artisan et son violon  
se risquent dans des morceaux tziganes.  
Qui peut bien avoir astiqué le mignon  
de brillantine au plus près du crâne?

Encore que ta main ne laissât rien transparaître, frémisse-  
ment de chaleur dans ta voix foisonnant sans ambages...  
Soudain une divergence vint nous séparer par interstice,  
et le soleil couchant me devint perceptible par franges.

*J'attendrai... \**  
S'arrête des fourchettes le cliquetis.  
Dans l'agglutination-sentimentalité  
de lubricité tout transi.

Attendre, t'attendre... Sûr de la victoire,  
à l'exemple de l'océan qui de tous les fleuves raffole.  
Le pitoyable soldat sur le front d'hiver transitoire  
au bout de la corde satinée en la nostalgie s'envole!

*J'attendrai... \**  
La voix se déplace avec les propriétés du magma.  
A quelle profondeur donc  
peut bien se blottir le *diaphragma!*

*J'attendrai... \**  
OH, SHUT UP!

---

\* en français dans le texte (NdT).

Le voilier brise les flots souvent dans les refrains,  
et ce qui est, demeure à l'identique inchangé,  
et le point de départ, voyage, pertes et trouvailles,  
et tu te remets après Prométhée à faire pousser ton foie –  
pourvoir l'aigle, l'oiseau de proie, en victuailles.  
Avec autant de sagesse, compréhension et nonchalance,  
la dame du vestiaire te redonne ton couvre-chef usé.  
Au meilleur passe-temps ! Bonne nuit ! Le lit t'attend  
semblable au sarcophage, s'assimilant au pense-bête,  
de même source aux autres les souffrances, à moi le réconfort :

chacun de nous inéluctablement debout à bord de la solitude,  
alors qu'au-delà du Styx nous mène le rameur sans prélude.

A la lumière des plaines  
des traits azurés, blêmes –  
arrivant comme mars en carême  
au commencement s'éveillent les veines,

qui taillant en pièces exprès  
l'obstacle de l'hiver condensé,  
après errements, retouches,  
dans le fleuve débouchent.

Allez, hue, jusqu'à l'écume –  
en voilà l'orgueil qui s'allume !  
Tout doux – tout doux –  
l'océan de repos est au rendez-vous !

L'infime goutte de pluie – une larme versée par quelqu'un,  
et cet écoulement printanier de sève dans le blanc bouloiy  
est du sang répandu aux combats du fin fond de l'horizon.

Non pas qu'il me faille revenir encore une fois  
et ouvrir d'une clef le portail  
qui s'était verrouillé après moi.  
Désormais, l'inconnu détient la clef,  
et c'est l'emplacement du portail qu'il doit deviner.  
Du reste par un soir de fatigue elle s'est assise  
là où, avant cette personne, j'avais été,  
et l'endroit est adorable comme endroit,  
puisque nous sommes chez-nous, là.